

C'est le 4 octobre 1884 que le bon Père Laverlochère a rendu sa belle âme au Dieu à qui il avait tout sacrifié, son pays, la France, sa famille, ses amis, pour s'exiler dans la forêt, au milieu de ses farouches habitants. Le sacrifice était d'autant plus grand que le Père Laverlochère était l'une rare valeur intellectuelle. Il avait le don de l'éloquence à un haut degré, et l'on raconte que lorsqu'il visita la France pour demander des secours pour ses missions, les églises n'étaient pas assez vastes pour contenir les foules qu'attiraient ses étonnants récits, et ses appels à cette croisade d'un nouveau genre. Son dernier désir a été rempli : il repose aujourd'hui dans le petit cimetière qui domine le fort, à l'ombre d'une touffe de petits pins. Les eaux du lac dont il a tant de fois bravé les fureurs viennent pour ainsi dire mourir à ses pieds. Je suis allé m'agenouiller sur la tombe du bon Père que l'on entretient avec beaucoup de soin : surmontée d'une modeste croix en bois, elle était couverte de fleurs aromatiques qu'une main amie et reconnaissante y avait déposées. Louis Veillot demandait que l'on gravât sur sa tombe ces simples mots que j'y ai lus : "J'ai cru, je vois." Qui a plus mérité de voir l'éternelle lumière que ce saint religieux qui fut l'un des premiers à la répandre dans toute cette immense région, jusque même sur les glaces de l'Hudson ? Dormez en paix, bon Père Laverlochère. Vous avez reçu votre récompense là-haut : vous ne serez pas oublié ici tant qu'une vague agitera le grand lac.

Son œuvre a été continuée par d'autres religieux remplis du même dévouement : les Pères Deléage, Pian, Lebert, Mourier, Guéguen, Nédelec, Poitras et Provost. C'est au Père Pian que l'on doit la construction de la première maison que l'on éleva en 1863 pour recevoir les missionnaires. "Le 12 octobre, écrivait-il, est le jour où nous sommes entrés dans notre nouvelle demeure. Pour tout meuble nous n'avions qu'un banc ; nous cou-

chions sur le plancher, les yeux tournés vers la cheminée, sans crainte de faire une chute. Si sainte Thérèse avait visité notre maison, elle n'y aurait certainement trouvé rien de contraire à la pauvreté." Trois ans plus tard, deux révérendes sœurs Grises, les Sœurs Raisenne et Vincent, venaient s'y installer pour prendre soin des malades, recueillir les orphelins, instruire les jeunes sauvages. Il est rare que dans les pays d'en haut on ne trouve pas à côté de la robe noire du Père Oblat la cornette blanche de la Sœur Grise. Tous deux se complètent dans leur œuvre admirable. La sœur Raisenne est encore au poste remplissant son dur labeur avec le zèle de la première année. C'est une de mes *payses* : tous deux nous avons poussé sur les bords enchanteurs de la rivière à la Graisse.

Les missionnaires actuels sont le Père Therrien, supérieur, les PP. Mourier et Fafard. Le P. Therrien est un vieil apôtre de la colonisation. C'est un patriote, non pas nouveau modèle, mais tel que j'aime à me le représenter. A la grande convention canadienne de Montréal, en 1874, il prenait une part active à ses travaux toujours au point de vue colonisateur. C'est un croyant passionné du Témiskaming. Pour lui c'est le plus beau pays du monde. Il se désole de voir tant de Canadiens s'atrophier dans les usines américaines, y préparer peut-être l'abâtardissement de la race, quand il leur serait si facile de s'établir ici, d'acquérir la vraie liberté, de devenir leurs maîtres, de secouer le joug de patrons qui les estiment comme autant de machines. Le P. Therrien a vécu pendant plusieurs années à Lowell, à Plattsburg et autres centres américains : il a pu voir de près les dangers qui menacent cette branche de la famille canadienne. J'ai fort discuté avec lui ce que sera la seconde, la troisième génération française aux Etats-Unis. Tous deux nous voyons bien des Canadiens oublieux de leur langue, baragouinant la